

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.157 - QUARANTIÈME ANNÉE - MERCREDI 10 NOVEMBRE 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 3 Mois 6 Mois Un An  
et Basses-Alpes 5 fr. 9 fr. 17 fr.  
Autres départements et Algérie 6 fr. 10 fr. 18 fr.  
Étranger (Union postale) 9 fr. 17 fr. 30 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Us sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 2,75 - Faits divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extrarégionale

## Mirage

Voici la Grèce en pleine crise. Et le voilà en pleine voie de rupture avec le Parlement qui, obéissant à l'appel de M. Venizelos, a cultubé seul le ministère de M. Zaimis. C'est un sujet qui nous passionne, mais que nous devons traiter avec ménagement parce qu'il ne nous concerne point directement. Nous ne devons pas oublier que les peuples ne sont nullement obligés de prendre les armes pour nous dans ce conflit. Mais nous avons cependant le droit, en nous maintenant dans les limites de la pure et saine critique, d'apprécier leurs intérêts et les actes de leurs gouvernements.

Que M. Venizelos ait raison ! Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour qui examine froidement les choses. La Grèce n'a rien à attendre des empires centraux. Mais l'exemple des Bulgares est là pour nous montrer que les nations sont quelquefois conduites par leurs gouvernements dans une voie contraire à leurs intérêts.

Le peuple bulgare ne tenait pas, à coup sûr, à marcher contre la Russie libératrice, et le voilà en pleine guerre. Il a suffi pour cela d'un roi à tendance autrichienne et d'une coterie politique corrompue par l'Allemagne.

Quoique l'attitude de la Grèce et de la Roumanie reste sympathique à notre cause, il est clair que leurs souverains font machine arrière et freinent pour ainsi dire les tendances de leurs peuples. Le roi de Roumanie, à son insu peut-être, reste un Hohenzollern, et le roi de Grèce ne peut sans doute se décider à se dégager tout à fait de son alliance familiale avec le kaiser. Il est incompréhensible pour une nation démocratique comme la nôtre, qu'au vingtième siècle, une parenté privée puisse influer sur la vie des peuples. C'est cependant un fait qu'il faut constater.

Il en est un autre sur lequel nous n'avons pas à nous illusionner : les neutres ne sont pas encore suffisamment convaincus de notre victoire finale. Et c'est cela qui engendre leur timidité. Le roi de Grèce, le roi de Roumanie hésiteraient moins s'ils étaient assurés de notre triomphe et le tsar Ferdinand de Bulgarie, avec l'absolue absence de scrupules qui le caractérise, se serait jeté à corps perdu de notre côté s'il avait cru à la défaite de l'Allemagne et de l'Autriche.

Cet état de doute a deux causes : Une vieille habitude d'abord. Depuis quarante ans, les petits et les faibles ont accoutumé de croire que l'Allemagne régenterait indéfiniment le monde. Mais il est dû aussi à la propagande merveilleusement organisée par nos ennemis.

Ces gens-là ont fait de la diplomatie comme une affaire, et ils vendent leurs louanges et leur grandeur avec les procédés mêmes qu'ils employaient pour vendre leurs nombreuses camelotes. Ils ont une publicité merveilleusement faite.

Ce qui s'est fait en Amérique par l'intermédiaire du comte Bernstorff se fait dans tous les pays neutres. A Athènes notamment, le baron de Schonke a organisé sa légation comme une maison de commerce. Il dispose d'un nombreux personnel et achète sans compter les influences, les journaux et tous les gens qui peuvent lui être utiles.

L'Allemagne, sur ce terrain comme sur les autres, a vu grand, et elle a vu juste. Qu'importe de dépenser quelques dizaines ou même quelques centaines de millions à répandre de fausses nouvelles à s'assurer des concours ! Quelques centaines de millions ? C'est le prix de quelques jours de guerre et rien de plus ! Nous autres, nous sommes restés de braves petites gens et convaincus que tout le monde serait aveuglé par la justesse de notre cause, et attendant bonnement qu'elle soit reconnue par chacun.

Le résultat, c'est que M. Venizelos est, à l'heure présente, menacé d'assassinat par des sicaires allemands... Le résultat c'est qu'à force d'entendre chanter sur tous les tons les prétendues victoires allemandes, dont le récit vient entretenir l'état d'esprit signalé plus haut, le monde continue à croire à la puissance de l'Allemagne.

Il lirait cependant avec profit une déclaration faite il y a quelque temps par M. Venizelos, où l'éminent homme d'État annonçait à ses compatriotes la victoire finale de l'Entente.

Il suffit d'ailleurs d'un peu de réflexion pour en être convaincu. Au début, l'Allemagne, nation de proie qui avait prémédité son coup, avait une supériorité formidable. Mais chaque jour qui passe l'use et la diminue.

C'est maintenant de notre côté qu'est la supériorité des effectifs. C'est de notre côté que s'affirme de plus en plus la supériorité du matériel, car les infirmités du début disparaissent. Notre canon reste inégalé, notre artillerie lourde progresse, nos mitrailleuses augmentent, nos productions de munitions dépassent chaque mois le mois précédent. Et ce qui est vrai pour nous l'est également pour les Anglais et pour les Russes. Avec cela, nous disposons de la supériorité financière, et des fa-

cultés de matériellement qui donnent l'accès à tous les marchés du monde par la mer libre. Comment veut-on que, finalement, logiquement, indubitablement, l'Allemagne ne finisse pas par s'effondrer ?

Qu'importe ! répondent les pessimistes. Elle est toujours chez nous, elle se bat en France et en Russie, elle sera peut-être demain à Constantinople. Il se peut ! Et c'est pourquoi elle éblouit bien des neutres.

Mais l'Histoire nous enseigne que tout cela est, en somme, de piètre importance. En 1812, Napoléon dominait l'Europe. Il occupait la Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la moitié de l'Espagne, et signalait des décrets à Moscou. Il n'avait jamais cependant été plus près de sa ruine parce que la France était épuisée. L'insure est de toutes les maladies la plus irrémédiable. La catastrophe était inévitable. L'Allemagne en est là, en un temps où les choses et les gens s'usent plus vite, et elle n'a point de Napoléon.

André Lefèvre

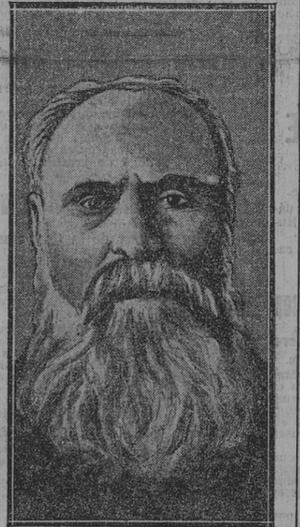
## Le nouveau Président du Conseil de Grèce

M. STEPHANOS SCOULOUDIS

Encore un Crétois arrivé haut, bien que parti d'en bas. Invité un jour à parler dans une réunion d'employés de commerce, il a raconté lui-même qu'il avait débuté en qualité de commis de magasin. Le commis ne tarda pas à devenir banquier. Il fut, avec Syngros et quelques autres, un des fondateurs de la Banque de Constantinople, qui a disparu depuis. Il quitta Constantinople avec une jolie fortune.

Comme beaucoup d'autres riches grecs, M. Scouloudis, après Constantinople, vint à Athènes. Sa fortune s'accrut encore par d'heureuses spéculations. Il aborda ensuite la politique.

Prévenant de manières courtoises, de physionomie distinguée s'encadre une barbe de philosophe antique, M. Scouloudis se concilie les sympathies. Il a l'esprit délié, de la culture parle facilement plusieurs langues et particulièrement bien le français. A Constantinople, il s'occupait des affaires de la « Nation » (c'est ainsi que l'on désigne les Grecs de Turquie). Aussi connaît-il fort bien la situation des provinces grecques de l'Empire ottoman. C'est un peu pour cela que Tricoupi, à qui il s'attacha d'abord, comme la plu-



M. Scouloudis

part des Grecs de l'étranger, le prit en grande amitié.

Scouloudis s'adressait plus encore à la personne de Tricoupi qu'à son parti. Il fut élu quelque temps après son arrivée en Grèce député de Syra. Les « homogènes », comme on appelle les richards grecs qui ont fait fortune à l'étranger, se faisaient alors élire à Syra en dépassant une centaine de mille francs pour leur élection.

A la Chambre, M. Scouloudis ne prit pas souvent la parole. Non réçu à la nouvelle législature, Tricoupi lui donna comme fiche de consolation la légation d'Espagne, où la Grèce est d'ordinaire représentée par son ministre à Paris, qui se rend à Madrid quand il en est besoin. M. Scouloudis fit une courte apparition à Madrid, remit ses lettres de créance et donna peu après sa démission.

De nouveau, il briga un siège de député, à Thèbes cette fois, et fut élu. Tricoupi, revenu au pouvoir, en fit un ministre de la Marine. Il fut même, d'intérim, ministre de l'Instruction publique, où il « s'abra » le personnel.

Il tomba avec Tricoupi. Il fit deux ou trois ans après, partie du ministère Rhalys, arrivé au pouvoir après l'entrée des Turcs en Thessalie. Aux Affaires Étrangères, où il resta quelques mois, il ne fut pas de liberté d'initiative ; les puissances dont la Grèce avait demandé et obtenu la médiation dirigeaient elles-mêmes les négociations avec la Turquie et s'entendaient directement avec le roi. Le ministre des Affaires Étrangères pouvait tout au plus faire des suggestions. Il en fit d'utiles. Une ou deux de ses notes peuvent être rangées parmi les meilleures pièces sorties de la chancellerie hellénique.

M. Scouloudis fut un des premiers tricolouristes qui reconquirent M. Théotokis comme nouveau chef du parti « neutre », comme on disait alors, de son hérite. Il se tint trois ans à l'écart de la politique active. On ne le vit assumer aucun rôle dans cette période si intéressante de la rénovation de la Grèce qui avait commencé par la ligue militaire et la déposition du diadème Constantinien de ses fonctions et commandement dans l'armée. D'ailleurs la mise au rancart de l'ancien personnel politique fut complète. La Grèce fut dotée non seulement son salut, mais sa régénération, si malheureusement compromise depuis par la politique qu'on connaît.

C'est M. Venizelos qui ramena M. Scouloudis sur la scène.

Dans l'hiver 1912-1913, M. Venizelos le prit avec lui comme plénipotentiaire à la conférence balkanique de Londres. Durant toutes

## 465<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

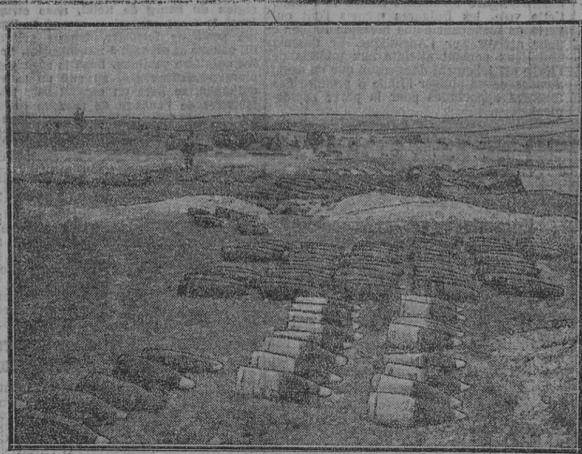
# Communiqué officiel

Paris, 9 Novembre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :  
Fusillade continue de part et d'autre dans la région de Loos. Plus au Sud, combats de patrouilles dans lesquels nous avons eu l'avantage.

De violents bombardements ennemis ont eu lieu dans le secteur de Beauvraignes et en Champagne, dans la région du *Trapèze*; notre artillerie a partout et très énergiquement riposté.

Nuit calme sur le reste du front.



Obus asphyxiants trouvés en Champagne dans les tranchées ennemies

ces négociations M. Scouloudis se comporta avec beaucoup de tact et le juste sentiment de la situation. Il témoigna alors de sentiments amicaux envers la Triple-Entente.

## PROPOS DE GUERRE

### Le Duel

Il paraît que dégoûté d'une lutte vaine, M. Venizelos songerait à nouveau à se retirer de la politique.

Il n'y a guère de volontés si déterminées qu'elle soit, qui puisse résister au manège auquel est obligé de se livrer l'ancien ministre de Constantinople.

Appelé par son roi, puis renvoyé, rappelé et rejeté à nouveau, accusé, tout, adulé, puis critiqué, combattu ; haussé au pinacle comme le représentant de la volonté nationale, répudié ensuite comme dangereux pour le pays, on conçoit que cet homme en ait assez, et qu'il préfère à l'atmosphère germanisée d'Athènes, l'horizon marin et les oliviers bleus de son île natale.

Entre le patriote fervent qu'est Venizelos et le roi Constantin, la mésentente est devenue flagrante, le duel évident. L'esprit du premier procède d'une race, d'un attachisme qui n'a nul lien de parenté avec l'esprit du second.

Après la première rupture, on pouvait espérer un rapprochement, on ne le voit plus guère aujourd'hui. Ces deux cœurs très différents ne sont pas faits pour s'entendre.

Pour la politique que le beau-frère du kaiser entend manifestement imposer au pays dans lequel, en dépit de son sceptre, il n'est, qu'un métèque, Venizelos est une gêne, et une gêne que Berlin voudrait bien faire supprimer d'un coup de revolver si elle ne craignait un résultat opposé à celui qu'elle cherche.

Le revolver ni le poignard n'effraient le descendant des fiers Crétois de 1833 ; mais on conçoit la lassitude, le découragement de Venizelos de ne pouvoir épargner à sa Patrie, avec la honte d'une ingratitude envers ses libérateurs, la faute politique qu'il ombretrait, sans doute, le lumineux génie de l'Helade.

ANDRÉ NEGIS

## Lire à la 4<sup>e</sup> page LE DERNIER DES TROUBADOURS

IL Y A UN AN

## Mardi 10 Novembre

Sur l'Yser, l'offensive ennemie, avec de nouveaux renforts, redouble d'acharnement et de violence ; les alliés prennent Lombardzyde ; les Allemands entrent à Dismude ; ils occupent Saint-Eloi, au sud d'Ypres, qu'ils ont détruite et incendiée et qu'ils continuent de bombarder ; vive canonnade sur le reste du front ; progrès des Français au centre, dans la région de Loivre, en face de Brimont, entre Reims et Berry-au-Bac, à Poincourt, au nord de la forêt de Parroy, et à l'est-ouest, au col de Sainte-Marie et au sud-est de Thann.

En Prusse orientale, occupation par les Russes de la forêt de Rominten, chasse impériale de Guillaume II, et de Goltz ; recit des Allemands au delà des lacs de Mazurie, Sur la Wartha, les généraux allemands von Merengel et von Liebert sont faits prisonniers par les Russes qui, en Galicie, occupent Przeczow, Dymow et Listro.

Près de Smendrovo, les Serbes font 2.000 prisonniers autrichiens.

Dans l'océan Indien, à l'île des Coros, au large de Freemantle, le croiseur allemand

Emden, pirate de l'océan, est jeté à la côte et coulé par le croiseur australien Sydney.

Dans l'Afrique orientale allemande, devant l'île de Mafia, le croiseur allemand Koenigsberg est embouteillé par le croiseur anglais Chatam.

Sur l'Adriatique, destruction du sémaphore de Lissa par le contre-torpilleur français Spahi.

Dans les mers de Chine et au Japon, toute la flotte allemande est prise par les Japonais.

## LES MORTS HÉROÏQUES

### Le Sous-Lieutenant Morelli mort au Champ d'honneur

Encore un enfant du Midi qui vient de tomber héroïquement au champ d'honneur. Le sous-lieutenant Antoine Morelli, dont la famille habite Marseille, était né en Corse, le 7 octobre 1886, il n'avait pas encore 30 ans. Elevé à l'école d'enfants de troupes de Saint-



Le sous-lieutenant Morelli

Hippolyte-du-Fort, il s'engageait à 18 ans au 157<sup>e</sup> d'infanterie à Lyon. Il partit à la mobilisation, mais fut évacué pour maladie. Reparti dans le 376<sup>e</sup> d'infanterie, il prit part à de multiples combats où il se comporta en vaillant soldat.

Le sous-lieutenant Morelli a été tué en Alsace le 7 août 1915 d'un éclat d'obus à la tête, alors qu'il rassemblait sa section sous un violent bombardement pour la conduire en première ligne repousser une attaque ennemie.

Sa belle conduite lui a valu d'être cité à l'ordre du jour de la brigade. La citation qui porte la date du 15 août 1915 est ainsi conçue :

« Le 7 août 1915, à sous un bombardement, fait preuve d'une grande énergie, en se multipliant pour rassembler ses hommes. Tombé au champ d'honneur. »

Soldat de vocation, le sous-lieutenant Morelli adorait l'armée. Doué du plus grand patriotisme, il avait fait à la France le sacrifice de sa vie. Puisse sa fin glorieuse atténuer la douleur de son père et de sa mère et de ceux qui le pleurent, à qui le Petit Provençal adresse ses plus sympathiques condoléances. — R.

## LA GUERRE

# Après la Serbie, les Austro-Allemands veulent envahir le Monténégro

Paris, 9 Novembre.

Les ministres se sont réunis ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. Ils se sont entretenus de la situation diplomatique et militaire.

Ribot, ministre des Finances, a soumis à l'approbation du Conseil, les déclarations qu'il doit faire à la Commission du Budget, au sujet des crédits provisoires pour le premier trimestre 1916, et de l'application de l'impôt sur le revenu aux bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre.

Le Conseil a autorisé le ministre des Finances à déposer jeudi, à la Chambre, un projet de loi, un projet d'emprunt en rentes cinq pour cent.

## LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 9 Novembre.

Impuissant à briser notre front, contre lequel il s'est vainement acharné depuis un an, l'ennemi a tourné ses efforts contre la Russie, qu'il espérait mettre plus facilement hors de cause.

Après des succès rapides, il a été arrêté de ce côté, où, comme chez nous, il a les plus grandes peines à se maintenir sur ses positions actuelles.

Ajors, il se tourne vers l'Orient. Sa tentative de côté a un double but. D'abord ravitailler la Turquie, le bout de souffe, ensuite, frapper l'imagination des neutres par une entrée triomphale à Constantinople et, à la faveur de cette nouvelle victoire, imposer la paix.

Comme la réalisation de ce plan lui assurerait la conquête de la Serbie, il aurait un gain de plus à ajouter à ceux qu'il détient déjà avec les territoires qu'il occupe en France, en Belgique, en Russie, et peut-être espérait-il nous amener à dégarnir notre front, et, à la faveur de cette diversion machinée par lui, nous écraser.

Le plan est d'envergure et porte bien la marque du « kolossal maïen » allemand. Il s'agit de plus à ajouter à ceux qu'il détient déjà avec les territoires qu'il occupe en France, en Belgique, en Russie, et peut-être espérait-il nous amener à dégarnir notre front, et, à la faveur de cette diversion machinée par lui, nous écraser.

Or, nous n'avons pas dégarni notre front pour constituer le corps expéditionnaire d'Orient, les Russes n'ont pas dégarni le leur, bien mieux, ils ont en réserve huit millions d'hommes qui seront bientôt prêts à entrer en campagne quand ils auront reçu, avec leur armement, l'instruction et l'entraînement nécessaires.

Je ne parle pas des Italiens, qui disposent de forces dix fois supérieures à celles qui leur font face sur le théâtre actuel.

En outre, les Allemands n'ont pu constituer leur armée d'Orient qu'au moyen de prélèvements opérés sur le front russe. De même, pour barrer notre avance à la suite de notre offensive de fin septembre, ils ont dû ramener en hâte contre nous des troupes empruntées au front oriental. C'est grâce, d'ailleurs, à l'affaiblissement de celui-ci que nos alliés ont pu rétablir si vite leur situation.

Il est impossible à l'ennemi de faire de nouveaux prélèvements sur ses armées en Russie, sans risquer de se voir débordé, même en plein hiver, par les troupes du tsar, et, d'autre part, en dépit des renforts amenés contre nous, il ne peut plus tenter que des opérations de petite envergure, comme celles auxquelles il se livre ces temps-ci avec une extrême violence. Ainsi, il apparaît sans conteste que l'ennemi ne dispose plus de réserves suffisantes pour renforcer ses armées actuelles en vue d'un grand coup. A peine doit-il lui rester de quoi combler les vides pendant quelques mois, mais ces vides sont effrayants, précisément parce que l'Allemagne se bat sur trois fronts. Elle saigne de trois côtés simultanément, de telle sorte qu'elle arrivera à l'épuisement total bien plus vite que ses adversaires, qui, eux, disposent encore de très grandes ressources en hommes. Le jour où cet épuisement sera assez prononcé, le colosse s'écroulera sous la poussée convergente d'Orient et d'Occident qui fera craquer ses frontières.

C'est parce que le gouvernement de Berlin sent de dévouement instinctif qu'il voudrait imposer la paix par un trêve ou à la faveur d'une diversion avant la catastrophe.

On a dit que l'Allemagne allait précisément en Turquie pour puiser dans ce réservoir d'hommes les nouvelles armées qui lui manquent, et au moyen desquelles elle pourrait encore espérer remporter la victoire. J'ai partagé moi-même cette crainte, mais, à la réflexion, il semble bien qu'elle soit sans fondement sérieux. D'abord, l'armée turque est très affaiblie, ensuite, il serait dangereux pour le gouvernement ottoman d'enlever une trop grande partie de ses troupes d'Asie, où, dans beaucoup de provinces, la révolte mine sourdement.

Enfin, il faut tenir compte des difficultés que représentent l'équipement, l'armement, le transport d'un demi-million d'hommes sur une aussi longue distance si mal desservie en voie ferrée sur un grand parcours.

L'expédition d'Orient avec les conséquences résultant de l'affaiblissement des autres fronts allemands qu'elle entraînerait, coûtera au kaiser au moins plus de soldats qu'il n'en pourrait récupérer en Turquie, et d'une autre qualité tout de même que les Ottomans. Il aurait donc fait, on en conviendrait, un singulier calcul, s'il avait vraiment compté sur la possibilité de puiser des armées en Turquie. La vérité, comme je l'ai dit, est toute autre.

Le kaiser cherche partout la victoire qui lui échappe. Il a cru la trouver en Orient, ce qui lui permettait, en même temps, d'écraser la Serbie, et de donner aux Turcs les moyens de prolonger la lutte.

Quant à passer de Constantinople en Egypte, et de là dans les Indes, quelle que

soit l'opinion que l'on ait de cet impérial dégoûté, il est difficile d'admettre que le kaiser a pu rêver une entreprise aussi insensée. Il sait que la décision interviendra sur le front occidental, et qu'elle sera battue par les autres peuples, il ne serait pas victorieux tant que la France serait debout.

Si donc, tout en laissant devant nous ses troupes les plus nombreuses et les meilleures, il poursuit un autre but, c'est uniquement, comme je le disais en commençant, pour créer une diversion à la faveur de laquelle il nous imposerait une paix mensongère et trêve avant la défaite.

Nous lui montrerons que, sur ce point encore, ses calculs sont faux.

MARIUS RICHARD

## Le Président de la République sur le Front des Armées

Il remet la Médaille militaire au général Dubail, le grand-croix de la Légion d'honneur au général de Castelnau et décore des officiers et des soldats

Paris, 9 Novembre.

Le Président de la République, accompagné du général Joffre, a quitté Paris, samedi soir pour se rendre au quartier général du général Dubail. Il a remis à ce dernier la Médaille militaire, qui lui avait été récemment conférée par le gouvernement, sous la présidence de M. Viviani.

Le Président et le général en chef ont ensuite parcouru un certain nombre de cantonnements dans la région fortifiée de Toul et dans la Moselle. Ils ont également visité dans le département de Meurthe-et-Moselle des fabriques de grenades et d'obus de gros calibres.

À la fin de la journée de dimanche, ils se sont transportés au quartier général du général de Castelnau.

Le Président a remis au général de Castelnau la grande-croix de la Légion d'honneur et le général Dubail lui a remis la Médaille militaire, qui lui avait été accordée sur la proposition du général en chef, et dont les insignes n'avaient pu encore lui être remis.

Le Président a consacré toute la journée de lundi à visiter en détail, avec le général de Castelnau, les anciennes positions allemandes conquises au nord, au nord-est et au nord-ouest de Souain, dans la bataille de Champagne.

Au retour, il s'est arrêté dans quelques formations sanitaires et décoré de la Légion d'honneur ou de la Médaille militaire, des officiers et des soldats blessés qui s'étaient particulièrement distingués dans les derniers combats.

## LA GUERRE EN ORIENT

### L'Attaque contre la Serbie

La défaite bulgare d'Izvor

Rome, 9 Novembre.

Le correspondant à Salonique de la Tribuna télégraphie qu'après leur défaite d'Izvor, les Bulgares ont précipité dans les ravins un grand nombre de canons Krupp.

On confirme l'arrivée à Salonique de nombreux prisonniers bulgares.

L'avance allemande

Amsterdam, 9 Novembre.

Un télégramme de Berlin annonce l'occupation de Krouevatz.

La situation s'améliore pour les Serbes et les alliés

Londres, 9 Novembre.

On mande d'Athènes au Daily Mail : A Uskub, la situation n'a pas changé. Les Bulgares, après le sévère échec qu'ils viennent d'essuyer à la passe de Babouna, semblent renforcer leurs troupes dans le secteur d'Isip, pour reprendre leurs attaques contre les Français et arrêter ainsi l'appui que ces derniers donnent à la gauche serbe.

Les troupes alliées arrivent maintenant en nombre satisfaisant et la situation générale est pleine de promesses.

Allemands et Bulgares se battent entre eux

Londres, 9 Novembre.

On mande de Bucarest 7 novembre au Daily Telegraph : L'Epoca publie une information de source privée selon laquelle un combat aurait eu lieu à Négotina entre Allemands et Bulgares pour la possession de cette ville. Les Bulgares auraient perdu une centaine d'hommes tués.

On manque jusqu'à présent de confirmer l'information.

La résistance serbe à Nich

Londres, 9 Novembre.

On mande d'Athènes au Daily Mail : Les Serbes ont fait à Nich une superbe résistance ne reculant que pas à pas devant l'ennemi. Leur première ligne de défense s'étendait du Sud sur le plateau de Souvaplanka jusqu'au nord de la route venant du Nord-Est sur Nich. L'ennemi fut longtemps retardé par des obstacles naturels, organisés défensivement par les Serbes, mais il avança enfin de deux côtés vers Nich jusqu'à delà de Bela Palanka, par la route de Banias à Nich et la vallée de Nichava.

La dernière résistance des Serbes eut pour





